

M A R S

MARDI 29, MERCREDI 30, JEUDI 31 MARS 1988

G R A M M O N T

JEANNE MOREAU

dans

LE RÉCIT DE LA SERVANTE ZERLINE

d'Hermann Broch

Mise en scène : Klaus Michael Grüber

avec

Jeanne Moreau : La Servante Zerline  
Hanns Zischler : Monsieur A.

Un spectacle du Festival d'Automne et du T.N.P.-Villeurbanne

Jeanne Moreau revient au théatre et l'on s'aperçoit qu'elle ne l'a jamais quitté.

Elle est Zerline, la servante qui, par un après-midi d'été, raconte sa vie à un indifférent, la vieille femme qui se souvient et la femme qui a vécu et revit "la plus belle histoire d'amour de toute la littérature allemande", selon Annah Arendt.

"Nous nourrissons le temps, nous nourrissons la mort avec tout ce qui a été oublié. Mais l'inoubliable est un cadeau que nous fait la mort..."

Ancien collaborateur de Strehler au Piccolo Teatro, metteur en scène attitré de la Schaub ne de Berlin et du Festival d'Automne de Paris, Klaus Michael Grüber a pensé pendant cinq ans au récit d'Hermann Broch avant de l'apporter un jour à Jeanne Moreau. Leur rencontre est inoubliable.

# théâtre des treize vents

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL  
LANGUEDOC-ROUSSILLON  
MONTPELLIER

## COMMUNIQUE DE PRESSE

Madame Jeanne Moreau, malade, a dû regagner son domicile parisien.

Les représentations du "Récit de la Servante Zerline" des 28, 29, 30 et 31 mars sont donc reportées à la demande de Madame Jeanne Moreau les 11, 12, 13 et 14 juin à Grammont. Jacques Nichet et l'équipe du Théâtre des Treize Vents prient leur public de bien vouloir les en excuser et lui donnent rendez-vous en juin pour ce grand moment de théâtre. Les spectateurs, abonnés ou non, munis de leurs billets, pourront donc, soit par téléphone, soit en se rendant au bureau de location du Théâtre des Treize Vents, boulevard Victor Hugo (67.52.72.91), du 7 avril au 10 mai de 13 H à 18 H, choisir une nouvelle date ou éventuellement se faire rembourser.

Pour tous renseignements

Téléphonez : 67.52.72.91

du 28 mars au 2 avril

de 10 H à 13 H et de 14 H à 18 H.

---

Directeur: Jacques NICHET  
Direction Administrative: Jean LEBEAU

---

Théâtre de Grammont  
Route de Mauguio  
34000 MONTPELLIER  
Tél. 67 64 14 42

---

13 Bld Duguesclin  
34500 BEZIERS  
Tél. 67 62 16 89

---

s.à.r.l. au capital de 50.000F  
siret: 33492407300011  
R.C. 86B53 - APE 8607

## JEANNE MOREAU

-----

Jeanne MOREAU est née à Paris. Sa mère faisait partie de la Troupe des Girls des Folies-Bergère des années 20. Etudes secondaires jusqu'au Baccalauréat. Elle suit les cours d'art dramatique de Denis d'Inès et du Conservatoire

Début sur scène en 1947 dans la troupe de Jean Vilar qui dirige le Festival d'Avignon ("LA TERRASSE DU MIDI").

En 1948, elle est engagée par Jean Meyer à la Comédie Française, pour quatre ans. Elle y interprète une vingtaine de rôles du répertoire classique.

Au T.N.P. de Jean Vilar, elle est la partenaire de Gérard Philipe pour LE CID de Corneille, LE PRINCE DE HOMBOURG de Kleist au Festival d'Avignon en 1951, NUCLEA, trilogie de Henri Pichette et LA NOUVELLE MANDRAGORE de Vauthier en 1952.

- 1953 : L'HEURE EBLOUISSANTE - Anna Bonacci
- 1954 : LA MACHINE INFERNALE - Jean Cocteau
- 1955 : PYGMALION - G.B. Shaw
- 1956 : LA CHATTE SUR UN TOIT BRULANT - Tennessee William  
mise en scène de Peter Brook
- 1958 : LA BONNE SOUPE - Felicien Marceau
- 1974 : LA CHEVAUCHEE SUR LE LAC DE CONSTANCE - Peter Han  
mise en scène de Claude Régy
- 1976 : LULU - Frank Wedekind  
mise en scène de Claude Régy
- 1980 : L'INTOX - Françoise Dorin
- 1985 : LA NUIT DE L'IGUANE - Tennessee Williams  
BALTIMORE - U.S.A.

Elle débute au cinéma en 1948. Elle reçoit le prix d'interprétation au Festival de Cannes 1960 pour MODERATO CANTABIL

A partir de 1961 où elle enregistre la chanson de JULES ET JIM "LE TOURBILLON" suivront plusieurs albums qu'elle enregistrera sur des textes de Rezvani, Guillevic, Norge, Duras. Elle écrit elle-même 18 chansons qu'elle enregistre.

- En 1964, elle reçoit le Grand Prix du Disque.  
En 1980, le Prix de l'Académie Charles Cros.  
En 1980, elle reçoit un prix d'interprétation de la Ville de Paris pour L'INTOX de Françoise Dorin.  
En 1975, Jeanne MOREAU est Présidente du Jury du Festival du Film de Cannes.  
En 1981 : Présidente du Jury du Festival d'Avoriaz.  
En 1982 : Présidente du Jury du Festival de Berlin.  
En 1985 : Présidente du Jury du Festival de New-Delhi.

Décorations honorifiques :

- 1973 : ORDRE DU MERITE  
1975 : LEGION D'HONNEUR  
1985 : COMMANDEUR DES ARTS & LETTRES

LUMIERE est son premier film en tant que Réalisatrice.  
Elle réalise également en 1978 L'ADOLESCENTE et en 1983 PORTRAIT OF LILLIAN GISH.

Filmographie :

- 1948 : DERNIER AMOUR - Jean Stelli  
1950 : PIGALLE-St-GERMAIN-DES-PRES - André Berthomieu  
Jean Prat  
MEURTRES - Richard Pottier  
1951 : AVIGNON, BASTION DE LA PROVENCE - Jean Cuenet  
Court-métrage  
1952 : L'HOMME DE MA VIE - Guy Lefranc  
IL EST MINUIT DOCTEUR SCHWEITZER - André Haguët  
1953 : DORTOIR DES GRANDES - Henri Decoin  
JULIETTA - Marc Allégret  
TOUCHEZ PAS AU GRISBI - Jacques Becker  
SECRETS D'ALCOVES - Henri Decoin  
(épisode : Le billet de logement)  
1954 : LES INTRIGANTES - Henri Decoin  
LA REINE MARGOT - Jean Dréville  
1955 : LES HOMMES EN BLANC - Ralph Habib  
M'SIEUR LA CAILLE - André Pergament  
GASOIL - Gilles Grangier

- 1956 : LE SALAIRE DU PECHE - Deny de la Patellière  
JUSQU'AU DERNIER - Pierre Billon
- 1957 : LES LOUVES - Luis Saslavsky  
L'ETRANGE MONSIEUR STEVE - Raymond Bailly  
TROIS JOURS A VIVRE - Gilles Grangier  
ECHEC AU PORTEUR - Gilles Grangier  
LE DOS AU MUR - Edouard Molinaro
- 1958 : ASCENSEUR POUR L'ECHAFAUD - Louis Malle  
LES AMANTS - Louis Malle
- 1959 : LES LIAISONS DANGEREUSES - Roger Vadim  
LES 400 COUPS - François Truffaut  
(apparition)
- 1960 : FIVE BRANDED WOMEN (CINQ FEMMES MARQUEES)  
film américain - Martin Ritt  
LE DIALOGUE DES CARMELITES - R.P. Bruckberger &  
Philippe Agostini  
MODERATO CANTABILE - Peter Brook  
LA NOTTE (LA NUIT)  
film italien - Michelangelo Antonioni  
MATISSE - Marcel Ophüls  
(commentaire)
- 1961 : JULES ET JIM - François Truffaut
- 1962 : EVA - Joseph Losey  
LA BAIE DES ANGES - Jacques Demy  
LE PROCES - Orson Welles
- 1963 : THE VICTORS (LES VAINQUEURS)  
film américain - Carl Foreman  
FEU FOLLET - Louis Malle  
PEAU DE BANANE - Marcel Ophüls

- 1964 : LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE - Luis Bunuel  
THE YELLOW ROLLS-ROYCE (LA ROLLS-ROYCE JAUNE)  
film anglais - Anthony Asquith  
MATA-HARI, AGENT H21 - Jean-Louis Richard  
LE TRAIN - John Frankenheimer
- 1965 : FALSTAFF - Orson Welles  
VIVA MARIA - Louis Malle
- 1966 : MADEMOISELLE  
film anglais - Tony Richardson  
THE SAILOR FROM GIBRALTAR (LE MARIN DE GIBRALTAR)  
film anglais - Tony Richardson  
LE PLUS VIEUX METIER DU MONDE - Philippe de Broc  
(épisode : Mademoiselle Mimi)  
UNE HISTOIRE IMMORTELLE - Orson Welles
- 1967 : THE GREAT CATHERINE (LA GRANDE CATHERINE)  
film américain - Gordon Fleming  
LA MARIEE ETAIT EN NOIR - François Truffaut  
DIRECTION TOWARDS DEATH DEAD RECKONING - Orson W.  
(inachevé)  
LE PETIT THEATRE DE JEAN RENOIR - Jean Renoir
- 1968 : LE CORPS DE DIANE - Jean-Louis Richard
- 1970 : MONTE WALSH  
film américain - William Fraker  
ALEX IN WONDERLAND (ALEX AU PAYS DES MERVEILLES)  
film américain - Paul Mazursky  
COMPTES A REBOURS - Roger Pigaut
- 1971 : L'HUMEUR VAGABONDE - Edouard Luntz  
THE OTHER SIDE OF THE WIND  
film américain - Orson Welles  
(inachevé)  
CHERE LOUISE - Philippe de Broca

- 1972 : NATHALIE GRANGER - Marguerite Duras  
ABSENCES REPETEES - Guy Gilles  
(apparition)
- 1973 : JOANNA FRANCESA (JEANNE LA FRANCAISE)  
film brésilien - Carlos Diegues  
JE T'AIME, EST-CE QUE CA TE REGARDE ? -  
Pierre Duceppe  
LES VALSEUSES - Bertrand Blier  
LA RACE DES SEIGNEURS - Pierre Granier-Deferre
- 1974 : LE JARDIN QUI BASCULE - Guy Gilles  
HU-MAN (PLEURS) - Jérôme Laperrousaz  
SOUVENIRS D'EN FRANCE - André Téchiné
- 1975 : LUMIERE - Jeanne Moreau
- 1976 : MONSIEUR KLEIN - Joseph Losey  
THE LAST TYCOON (LE DERNIER NABAB)  
film américain - Elia Kazan
- 1978 : L'ADOLESCENTE - Jeanne Moreau
- 1979 : YOUR TICKET IS NO LONGER VALID - (AU DELA DE CETTE  
LIMITE VOTRE TICKET N'EST PLUS VALABLE)  
film canadien - George Kaczender
- 1981 : MILLE MILLIARDS DE DOLLARS - Henri Verneuil
- 1982 : QUERELLE - R.W. Fassbinder  
LA TRUITE - Joseph Losey
- 1983 : L'ARBRE - Jacques Doillon
- 1984 : HUIS CLOS - Jean-Paul Sartre BBC 1  
THE LAST SEANCE - Agatha Christie GRANADA TV
- 1985 : Le tiroir secret - Série T.V.
- 1986 : Sauve toi Lola - Michel Drach  
Le Paltoquet - Michel Deville  
Le Simulateur - Jean-Pierre Mocky

# LE RECIT DE LA SERVANTE ZERLINE

de Hermann Broch

texte français de Andrée R. Picard

mise en scène : Klaus Michael Grüber  
collaboration à la mise en scène : Ellen Hammer  
scénographie et costumes : Francis Biras  
son : Guy Noël

avec

Jeanne Moreau (Zerline)  
Hanns-Zischler (Monsieur A.)

un spectacle du Festival d'Automne à Paris et du TNP

**DU 4 AU 14 FÉVRIER 1987**

## LES TERRITOIRES DE JEANNE MOREAU

Quand Klaus Michael Grüber lui a demandé de jouer « Le récit de la servante Zerline », un chapitre du roman d'Hermann Broch, « Les irresponsables », Jeanne Moreau n'a pas hésité. Elle n'était pas montée sur scène depuis quelques années. Mais à la voir, dans le rôle de Zerline, faire théâtre de rien, sinon de sa présence, il est évident que le théâtre, Jeanne Moreau ne l'a jamais quitté. Car théâtre ou cinéma, peu importe : Jeanne Moreau a toujours délimité ses territoires, mis son talent de vivre au service de son talent d'actrice.

On l'a vue récemment dans « Le paltoquet » de Michel Deville régner, déesse énigmatique et tenancière vigilante, trompant son monde dans des déluges de poudre de riz et les effluves de ses parfums. Dans la mise en scène de Klaus Michael Grüber, elle épousète, avec une méticulosité un rien arrogante, des grains de poussière sur une table, elle arrange un bouquet de fleurs, pèle une pomme. Et parle... Bottines lacées, tablier blanc, cuisses ouvertes sous sa robe noire de femme de chambre. Impudique et digne, usée par cette vie passée au service des autres, mais flamboyante de secrets, de désirs. Elle laisse croître en elle la parole, et le souvenir. « Et malgré tout - dit Zerline -, s'il n'y avait pas ce vide, et cet oubli, l'inoubliable ne pourrait croître. »

Et à regarder, à écouter Zerline, croît pour nous l'inoubliable de Jeanne Moreau. Ces émotions qu'elle nous a fait vivre par procuration. La liberté fantasque et tendre de Catherine, dans « Jules et Jim » de François Truffaut, l'errance blessée de Lidia dans « La notte » d'Antonioni, et tant d'autres femmes, espiègles, sensuelles ou criminelles, auxquelles Jeanne Moreau a prêté sa passion, sa curiosité. Ce n'est pas une star qui revient au théâtre. C'est une grande actrice, au service d'un texte, d'un personnage. Sans fards.

## SUR KLAUS MICHAEL GRÜBER

Avec « Le récit de la servante Zerline », Jeanne Moreau retrouve - enfin - la scène de Villeurbanne où, débutante, elle joua Natalie dans « Le prince de Hombourg ». C'était les 11 et 13 octobre 1952, et déjà le TNP, celui de Jean Vilar et de Gérard Philipe. Et puis nos spectateurs découvrent - enfin - Klaus Michael Grüber.

Depuis dix-huit ans précisément, parfois en marge mais le plus souvent en plein cœur de l'institution, Klaus Michael Grüber vide la scène de tous les artifices du divertissement théâtral et fait place nette à la parole des poètes, à l'espace inspiré des peintres et au corps sensible des comédiens. Il rend le théâtre nécessaire.

Jeune comédien athlétique destiné aux grands rôles romantiques, il quitte très tôt l'Allemagne et vient à Milan pour y observer et apprendre l'art de Strehler qui le prend comme assistant.

En février 1969, avec la complicité du peintre espagnol Eduardo Arroyo, il transforme le Piccolo Teatro - scène et salle - en pelouse de golf piquetée de fanions américains pour y jouer les « parties » d'« Off limits ». Arthur Adamov, heureux mais tourmenté par la maladie - il meurt un an plus tard -, ne devine pas que le théâtre dont il rêve est là, en train de naître.

A cette époque, la fin des années soixante, c'est à Brême que se joue le destin du théâtre allemand. L'intendant général Kurt Hübner y rassemble tous les jeunes talents insolents, metteurs en scène, décorateurs et comédiens : Rainer Werner Fassbinder, Peter Zadek, Peter Stein et Klaus Michael Grüber ; Wilfried Minks ; Edith Clever, Jutta Lampe, Bruno Ganz... C'est à Brême que Grüber monte « La tempête », son premier spectacle en langue allemande, où il joue Prospero avec, pour partenaire dans Caliban, Martin Sperr dont on vient juste de découvrir les « Scènes de chasse en Bavière ».

C'est ensuite l'opéra d'Alban Berg « Wozzeck » pour lequel il convoque à nouveau son ami Arroyo. En 1973, pour jouer « Dans la jungle des villes », Arroyo lui installe, sur la scène de Francfort, un espace sobre et net, et envahi par d'innombrables porteurs de valise, en manteau et chapeau, qui évoluent parmi dix mille chaussures usagées.

Entre-temps, en 1970, Peter Stein, entraînant son collectif de comédiens de Brême et de Zurich, a fondé la Schaubühne am Halleschen Ufer, une institution bien dotée par le Sénat de Berlin et dont les structures, le mode de fonctionnement, l'existence même sont définis exclusivement par le projet artistique. Grüber les y rejoint en 1972 et, d'emblée, avec « Les histoires de la forêt viennoise », il arrache Horvath à la tradition de la comédie de mœurs et met à jour l'aliénation tragique des êtres dans le cauchemar de l'existence.



En 1974, après plus d'un an de recherches et de répétitions, un double spectacle consacré aux sources de la poésie tragique chez les Anciens, « Antikenprojekt », voit le jour dans un vaste bâtiment de la Foire de Berlin. Stein a travaillé sur des motifs fondamentaux de la tragédie antique ; et, pour la seconde soirée, Grüber présente « Les Bacchantes », dans un espace imaginé par Gilles Aillaud et Eduardo Arroyo. La collaboration avec les peintres contemporains s'affirme donc : elle s'élargit et elle s'approfondit.

L'année suivante, Grüber franchit les frontières de la scène et de la fable théâtrales : il s'avance « off limits », en terrain découvert. Avec l'aide de deux « philosophes », André Engel et Bernard Pautrat, il parcourt les deux parties du « Faust » de Goethe, et les deux peintres, Aillaud et Arroyo, dessinent un trajet en six stations à travers le cœur, les nefs et les sacristies de la Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière. Le projet, porté par Jack Lang et le Théâtre National de Chaillot, mené à terme avec l'aide de Michel Guy, voit le jour en mai 1975. Il heurte la critique, il déroute le public ; mais des vols d'oiseaux en pain, des milliers de verres à demi remplis de vin sanglant, des montagnes de chaises d'église, des tableaux, des images, demeurent, indélébiles. Ce « Faust-Salpêtrière », on le sait aujourd'hui, fut une abondante veine théâtrale.

De retour à Berlin, Grüber, et Dieter Sturm, ce conseiller littéraire dont tous les grands spectacles de la Schaubühne portent la marque, rassemblent un cercle de comédiens et, pendant près d'un semestre, tentent de lire les fragments de l'« Empédocle » de Hölderlin et de s'approprier ce texte, le plus secret sans doute de la poésie et de la pensée allemandes. Cette lecture devient l'objet, le contenu même de la représentation que le peintre Antonio Recalcati organise sur une scène principale occupée par Bruno Ganz et sur une scène latérale annexe, un quai de gare désertée où six personnages se livrent à d'imperceptibles actions minimales. La concentration et le dépouillement du jeu, la désolation du quotidien contemporain, l'adaptation de la diction de Bruno Ganz au mètre poétique de la pensée d'Empédocle sont les prémisses des futurs travaux sur Eschyle et sur Tchekhov. Les trois représentations de cet « Empédocle - Lire Hölderlin » que le Festival d'Automne 1976 accueille à Nanterre font désormais de Grüber le guide incontesté de la meilleure avant-garde française.

Après une importante parenthèse Wagner à l'Opéra de Paris et un intermède Arrabal à Barcelone, Grüber et Recalcati reprennent ensemble leur « voyage hivernal » à travers les écrits et la pensée de Hölderlin. Le 1er décembre 1977, par une nuit glaciale, les comédiens de la Schaubühne exécutent des actes sportifs, antiques et modernes, et profèrent des fragments du roman « Hypériorion », dans le grand stade des Jeux Olympiques hitlériens de 1936. Dans les gradins de 100 000 places, Recalcati a installé 800 spectateurs et, sur la pelouse gelée, il a planté des cyprès, un campement de tentes et la réplique de la fameuse ruine « moderne » de la gare d'Anhalt frappée par les bombes qui se dresse en vrai, six kilomètres plus à l'est, à proximité du Mur.

En 1979, pour « Rudi », Grüber choisit un palace à l'abandon où, dos au public, un comédien exécute une lecture plate d'une nouvelle de Bernard von Brentano.

Personne en Europe ne s'est avancé si loin, personne n'a tenté une telle recherche à la racine même du verbe, de l'acte et de l'image, une recherche radicale donc, mais sans frime ni provocation, bien au contraire grave et belle.

En 1981, Klaus Michael Grüber progresse encore. Il rentre au cœur du bâtiment théâtral. Avec l'aide de Titina Maselli - italienne et peintre qui, elle aussi, comme Arroyo, Fanti, Rieti, Biras... et lui-même, habite à Paris ce refuge d'artistes qu'est La Ruche, rue de Dantzig -, il prend la scène vide de la Freie Volksbühne et y introduit « Six personnages en quête d'auteur ». L'élimination de toute théâtralité superflue et l'extraordinaire justesse de chaque interprète, mais surtout d'Angela Winkler, la jeune fille, permettent de découvrir une œuvre aussi troublante et neuve qu'il y a soixante-cinq ans. Pour Pirandello, c'est l'amorce d'un renouveau qui touche maintenant toutes les scènes d'Europe.

En 1982, toujours à la Freie Volksbühne, avec Minetti et Peter Fitz, et de nouveau avec Gilles Aillaud, il présente un « Faust » réduit à l'essentiel : Faust, Méphisto, Marguerite et Wagner, que le Festival d'Automne donne à l'Odéon devant un public français qui, décidément, n'a guère d'affinités pour Goethe.

Retour à la Schaubühne située maintenant « am Lehniner Platz » où, pour un « Hamlet » classique, avec Bruno Ganz, Minetti, Edith Clever, Jutta Lampe - après elle, qui va encore oser toucher à Ophélie ? - Gilles Aillaud utilise avec une élégance discrète toutes les possibilités qu'offre ce nouveau lieu luxueux. « Le « Hamlet » de la Schaubühne - écrit Jean-Christophe Bailly dans Libération - est beau en soi, est beau comme un commencement : là où s'effacerait lentement le hiatus entre le monde de l'efficacité et celui de l'intention poétique... »

Mais « Sur la grand' route », un petit Tchekhov mis en scène hâtivement pendant l'hiver 83-84 dans un cinéma abandonné des quartiers turcs de Berlin-Ouest, devient, dans les mains de Grüber et de Gilles Aillaud - qui maintenant ne touche même plus aux murs mais peint les visages -, une tragédie brève qui rivalise sans peine avec les six heures de grande musique shakespearienne. Le public parisien découvre ce spectacle dans une salle de patronage de la communauté espagnole de la Plaine Saint-Denis, sous l'égide du Festival d'Automne, où l'on sait tout le profit que le théâtre français tire d'une telle confrontation.

En 1984 encore, un saut nostalgique au Piccolo Teatro de Milan pour y provoquer un public peu commode avec « Nostalgia », l'œuvre inconnue d'un inconnu de l'Allemagne des années vingt et trente, Franz Jung. Dans le décor d'Arroyo, avec Raf Vallone pour héros, le spectacle a la beauté d'une nouvelle de Faulkner ou de Conrad.

Puis, au Festival d'Automne de 1984, dans un décor de Gilles Aillaud, et avec Ludmilla Mikaël, « Bérénice » qui partage le public et la critique mais soude les comédiens entre eux, honore la Comédie Française et sublime Racine.

En 1985, à la Schaubühne et toujours avec Gilles Aillaud, et Minetti, « Le Roi Lear », présenté par le Festival d'Automne au Théâtre National de Chaillot où le public retrouve les belles équipes de la Schaubühne mais découvre une jeune comédienne, Corinna Kirchhoff et, dans le rôle du fou, David Bennent que Luc Bondy avait déjà choisi pour « Terre étrangère ».

En février 1986 à Munich, David Bennent encore mais aussi son père, Heinz Bennent, sont les héros d'un spectacle que Grüber tire d'un roman, « Bantam », où Arroyo, auteur cette fois, dit sa passion pour le ring et les boxeurs. La scène est nue, ou presque, mais en fait Arroyo, Aillaud et Recalcati sont intervenus tous les trois pour laisser dans l'espace vide de fortes traces poétiques.

L'année 1986 se poursuit à Salzbourg où la Schaubühne crée le « Prométhée enchaîné » d'Eschyle traduit par Peter Handke et interprété par Bruno Ganz et Angela Winkler dans des formes éparées sculptées par Recalcati.

Enfin, c'est « Zerline », la première occasion pour le TNP d'inviter à Villeurbanne Klaus Michael Grüber en compagnie du peintre Biras, l'un de ses amis de La Ruche, d'Ellen Hammer qui l'assiste depuis dix ans et signe maintenant certains spectacles avec lui, et de Jeanne Moreau.

Michel Bataillon

Cette esquisse biographique a négligé de nombreuses mises en scène d'œuvres dramatiques et surtout lyriques.



Klaus Michael Grüber en répétition au Stade Olympique de Berlin, en 1977.

# Le Monde

« Le Récit de la servante Zerline », à l'Atelier

## Jeanne Moreau dans sa nouvelle peau

Coup d'envoi  
du Festival d'automne,  
et coup d'éclat :

Jeanne Moreau reprend  
le Récit  
de la servante Zerline,  
pour cinquante  
représentations.

A Marguerite Duras qui lui demandait, en 1965, pour le *Nouvel Observateur* ce qu'elle ferait s'il n'y avait plus le cinéma, Jeanne Moreau, se souvenant de ses débuts, répondait : « *Quelque chose de dangereux. Je ferais du théâtre.* » Depuis, le cinéma l'avait un peu oubliée. Et comme Jeanne Moreau n'a qu'une parole, elle est revenue sur les planches. En deux temps.

Le premier fut assez douloureux. A l'automne de 1985, elle monte, à Baltimore, *la Nuit de l'iguane*, de Tennessee Williams. La critique américaine déteste. Un moment, on a l'impression que Jeanne Moreau va repartir pour ce qu'elle appelle elle-même son « *désert personnel* ».

Mais en 1981, le metteur en scène allemand Klaus Michael Grüber lit le roman d'Hermann Broch, *les Irresponsables*. Le cinquième chapitre retient particulièrement son attention. Il y est question du récit d'une servante, Zerline. Jadis jeune campagnarde, elle est entrée, après s'être engagée dans la famille d'un général, dans celle de la baronne W... Là, elle a rencontré, de nombreuses années plus tard, un jeune diamantaire A... A... ne parle pas mais, parce qu'il a ouvert, un beau dimanche d'été, la porte de sa chambre à Zerline, celle-ci peut enfin, vraisemblablement pour la première

et certainement pour la dernière fois, raconter sa vie, se confier totalement, impudique et sublime.

Klaus Michel Grüber sait, veut d'emblée que Zerline soit sur scène Jeanne Moreau. Quelques années plus tard, au printemps de 1986, Michel Guy, pour le compte du Festival d'automne, organise la rencontre. « *Je ne connaissais vraiment de lui qu'une pièce, se souvient Jeanne Moreau, Faust Salpêtrière, qu'il avait montée à Paris en 1975. Nous nous sommes vus, avons lu le texte d'Hermann Broch tous les deux. J'ai tout de suite senti qu'il était exceptionnel, qu'une étrange complicité existait entre nous.* »

« *Très vite, j'ai compris, et cela m'a fait terriblement peur, qu'il faudrait, pour réussir, que j'aïlle jusqu'au bout de moi-même.* »

Tout de suite, le spectacle a connu un immense succès. « *Au-delà de cet accueil, de ces applaudissements extraordinaires, il s'est installé entre le public et moi un rapport très intime que les mots ne suffisent pas à décrire. Les angoisses de Zerline, ses espoirs réveillent chez les spectateurs quelque chose de tout à fait personnel. Le rôle a été pour moi l'occasion de changer de peau.* »

Créé le 5 décembre au Théâtre des Bouffes-du-Nord à Paris, coproduit par le Festival d'automne et le TNP de Villeurbanne, *Zerline* a été présenté en Allemagne et en Italie avant d'être repris cette année à Paris, dans les principaux centres dramatiques français et les grandes capitales d'Europe de l'Ouest et de l'Est. Il sera donné, en anglais, au Lincoln Center de New-York, à Washington et dans de nombreuses villes américaines à partir du mois de novembre 1988. La comédienne est enfin sur le point d'accepter une proposition du Haymarket de Londres pour le printemps de 1989.

D'ici là, elle aura retrouvé une placé qu'elle aime beaucoup, derrière la caméra, et tourné l'été prochain à Londres son adaptation du *Portrait d'un séducteur* interprété, peut-être, par Marcello Mastroianni. Grüber-Moreau, Moreau-Mastroianni, deux rencontres aux sommets.

OLIVIER SCHMITT.

★ Théâtre de l'Atelier, jusqu'au 8 novembre. Tél. : 46-06-49-24.



Bernie Judov

Jeanne Moreau dans « la Servante Zerline »

# Une semaine de théâtre

● par Guy Dumur

*De Zerline au « Cymbeline » de Shakespeare, en passant par un voyage en Chine*

Selon une habitude trop établie, les programmes de théâtre ne nous donnent pas d'explications sur le spectacle en cours. Il aurait été pourtant nécessaire de nous dire ne fût-ce que quelques mots sur le roman de Hermann Broch « les Irresponsables » (1950), dont est tiré « le Récit de la servante Zerline » que joue Jeanne Moreau dans une mise en scène de Klaus-Michael Grüber. On ne peut savoir pourquoi et devant qui — un homme couché et silencieux — se confesse cette servante, déjà âgée, qui fut la maîtresse d'un homme au-dessus de sa condition, devenu ensuite un assassin... Hermann Broch ne se soucie pas de faire parler sa servante à la manière des néoréalistes qui lui ont succédé en Allemagne et en Autriche. On penserait plutôt à Thomas Mann, à Faulkner, à une époque où la psychologie et l'anecdote passaient par une rhétorique dont les méandres n'excluent pas les notations les plus crues, parfois les plus cyniques. Ce qu'il y a de beau dans ce « discours » — si bien traduit par Andrée R. Picard —, c'est qu'il parvient à nous faire croire, à travers toute une littérature, à la présence de cette femme sensuelle et vraie, dont les joies passées l'emportent sur les humiliations.

Il n'était pas facile pour une comédienne,

même de la taille de Jeanne Moreau, de faire revivre ce personnage. Si l'on sent constamment derrière elle l'ombre de son metteur en scène, l'un des plus profonds du théâtre européen, Jeanne Moreau retrouve la somme des personnages qu'elle a joués tout au long de sa vie, y compris celui de la femme de chambre de Mirbeau et Bunuel. Sa sensibilité, son intelligence lui permettent de manier l'aigre canaillerie et une espèce de force vitale sans que rien ne cède à la complaisance envers le public. Grâce à Grüber, elle obéit à une diction détaillée, où chaque intonation, chaque silence est calculé au plus juste. Un grand moment de théâtre. (Bouffes-du-Nord, jusqu'au 10 janvier.)

g.o.

LE NOUVEAU OBSERVATEUR

19 décembre 86



THEATRE

LE RECIT  
DE LA  
SERVANTE  
ZERLINE

de Hermann Broch.  
Adaptation du texte d'Andrée Picard  
(éditions Gallimard). Mise en scène : Klaus  
Michael Grüber, assisté d'Helen Hammer.  
Decor et costumes de Francis Biras. Avec  
Jeanne Moreau et Hanz Zischler. Dans le  
cadre du Festival d'automne aux Bouffes  
du Nord jusqu'au 10 janvier  
(42.96.12.27).

Les fils  
du temps

● C'est d'un roman écrit par  
Hermann Broch à la fin de sa vie,  
«les Innocents» (parfois dés-  
ignés en français «les Irresponsa-  
bles») que Klaus Michael  
Grüber arrache ce fragment  
extraordinairement fort, à la  
densité de pierre rare. Un récit.  
Une femme parle. Sans doute  
toute sa vie désormais tient-elle à  
ce récit, étrange et d'une écriture  
très serrée, qui entrelace crime et  
grâce, émotion et froide détermi-  
nation, ferveur presque démente  
et cruauté fascinante. Le cœur de  
sa vie cette pierre. Son grand  
amour et son grand œuvre. Effet  
dramatique : dans le roman,  
Zerline n'en a pas fini avec la  
destruction savamment ourdie



Jeanne Moreau est Zerline : le portrait fouillé d'une femme

— ou, justement, avec cette sorte  
d'innocence qui fait de la  
servante une manière de sainte...  
Mais parce que nous ne saurons  
d'elle que ce qu'elle voudra bien  
dire à l'homme jeune auquel elle  
s'adresse et dont elle vient  
interrompre un moment la sieste,  
Zerline apparaît comme fixée  
dans le mouvement obsédant  
d'une mémoire qui la rejette sans  
fin à une sorte de scène primitive  
qui absorbe absolument son  
identité.  
Zerline ne devrait pas parler : elle  
est servante. Elle n'a pu,

autrefois, échapper superbement  
à cette situation qu'en se  
choisissant le même amant que  
sa maîtresse et qu'en tirant les fils  
étranges d'un roman : en impru-  
mant sa marque, en imposant  
son regard maladivement aigu  
(jusqu'à faire ressembler la petite  
fille qu'elle élève, bâtarde, à son  
vrai père...), en s'entremettant,  
en manigançant...

Conte cruel qui tresse la  
référence sociale (Broch est  
soucieux de l'Histoire) et le  
portrait fouillé d'une femme, une  
magnifique histoire passionnelle,  
complexe, compliquée, aux intri-  
cations terribles.

Jeanne Moreau, dirigée avec une  
rigueur et une intelligence  
extrême par Klaus Michael  
Grüber est cette tisseuse du  
temps qui enferme son interlo-  
cuteur — et tout spectateur —  
dans un réts contraignant : tout ici  
concourt à évoquer le couteau, la  
précision de la lame. Lumières  
nettement découpées, déplace-  
ments strictement réglés, jusqu'à  
la façon d'éplucher une pomme  
ou de battre les cartes, de  
regarder, de s'interrompre. Jean-  
ne Moreau, sarreau noir et  
tablier blanc, de sa voix  
singulière et entêtante, est  
Zerline qui ne trahit que par  
quelques mouvements du visage,  
de rares gestes, l'irritation  
formidable du corps, le désespoir  
absolu. Elle est grande, tout  
intérieurité, humour même, sau-  
vagerie. Une actrice exception-  
nelle. Le récit — dire, se dire —  
est là pour épuiser corps et âme.  
Mettre à mal...

Un spectacle d'une force extraor-  
dinaire, bouleversant et d'une  
pureté inouïe. Tout le monde ici  
à su s'accorder à la rigueur de  
l'écrivain homme de texte et de  
textile (l'ingénieur Broch — voir  
le Quotidien de samedi 6 décem-  
bre) qui tisse sans fin au-dessus  
des gouffres du deuil. Travail de  
deuil que celui de Zerline.

Mais tout ça est aussi du théâtre :  
oh ! ces merveilleux coups  
frappés à la porte de Zerline,  
juste avant d'entrer en scène,  
comédienne... Armelle HELIOT

QUOTIDIEN DE PARIS (Q)  
2 rue Ancelle  
92521 NEUILLY/SEINE cedex  
tel: 47.47.12.32

10 DEC 86



Jeanne Moreau, mise en âme.

## SERVANTE ET MAITRESSE

Dans la pénombre, une femme raconte. Elle est Zerline, la servante amoureuse de l'amant de sa maîtresse. Entre chien et loup, lentement, simplement elle dissèque sa passion. De sa voix monocorde, elle dit les premiers regards, les premières caresses, le début et la fin de cette liaison impossible et secrète.

Car, à bout de forces et de désirs, Zerline a fini par trahir l'homme qu'elle aimait. Il craignait trop ses exigences, il se refusait. Elle s'est défendue de sa détresse comme elle a pu. Et la vie a continué; et la solitude de Zerline. Sa seule réalité, c'est son récit.

Jeanne Moreau est la Zerline d'Hermann Broch, auteur juif viennois du début du siècle, romancier, essayiste et philosophe, fasciné par la mort et les paradoxes. Étonnamment effacée, discrète, d'abord, la retenue de l'actrice dérange. Comme si elle était absente d'elle-même, quasi immobile, silencieuse malgré les mots. Et puis le charme magique de son timbre, de sa voix sensuelle, agit sur le spectateur comme par hypnose.

Elle parvient peu à peu à

confondre son propre rythme à celui du public; elle fait de la si particulière Zerline l'essence même du personnage amoureux, homme ou femme, par-delà les modes et le temps.

Klaus Michael Grüber a réussi une mise en scène qui est une mise en âme. Expliquer l'alchimie de son travail, comment il parvient à trouver en chaque comédien des profondeurs, des générosités palpables serait dérisoire. L'espace qu'il imagine d'abord autour de l'artiste est comme un immense creux, un vide où tous les désarrois peuvent s'incruster. Les seules frontières sont de subtils jeux d'ombres et de lumières.

Alors le rien devient tout: une pomme bêtement pelée réveille des mythes oubliés, une pauvre fleur sur la table rappelle les natures mortes des grands maîtres. Le passé devient présent et console déjà de l'avenir. Le temps s'arrête. Entre chien et loup, nostalgie et plaisir, c'est magnifique ●

FABIENNE PASCAUD

LE RECIT DE LA SERVANTE ZERLINE de Hermann Broch. Théâtre des Bouffes du Nord - Festival d'Automne 42-96-12-27.

## Le Récit de la servante Zerline de Hermann Broch

On peut avoir déjà vu « Le Récit de la servante Zerline », la saison dernière, aux Bouffes-du-Nord. C'est une raison de plus pour aller aujourd'hui à l'Atelier renouer avec la forte émotion que nous avait alors donnée Jeanne Moreau. Tout est intact, fidèle à notre souvenir. Ces gestes dont le moindre a un sens, ce pas mesuré et précis, cette voix claire et sans pitié, ce beau visage animal parcouru de mouvements, d'éclairs, de frémissements pathétiques, tout nous revient, comme un chef-d'œuvre inaltérable. Menée superbement par le metteur en scène Klaus Michael Grüber, Jeanne Moreau a figé la servante Zerline dans la perfection, une perfection cristalline, celle de la glace, froide et brûlante, mate et irradiante. Le contraire du baroque au service d'une situation pourtant baroque dans son étrangeté et sa complexité. Elle dit ce texte une fois pour toutes et fait de cette lecture si personnelle une référence définitive, n'apportant de correction à son interprétation de l'hiver dernier que dans le rythme du récit. Il est ici sensiblement plus lent. Est-ce pour cette raison qu'il nous a paru plus fort encore? On peut n'y voir qu'une curiosité, un témoignage typique de la sensibilité littéraire viennoise début de siècle qui nous a donné tant d'œuvres aiguës et originales. Il y a davantage dans ce court récit tiré du roman « Les Innocents », de Hermann Broch. Il y a un personnage. Il est traité en eau-forte, à traits acérés et économes, mais puissamment. Sa monstruosité, sa perversité, qui relèvent quasiment de la pathologie, ne sont que des artifices de théâtre. Zerline n'est un cas clinique que parce que son intelligence est hors du commun. Mais son problème est commun: il s'agit des ressorts de la passion. La chair ou l'ambition sociale? Le désir ou la revanche sur le sort? Ou les deux à la fois. Zerline voit clair dans les ténèbres où s'enlissent les passions humaines. Elle dit sa vérité, elle dit la vérité. Ce texte a des moments de lucidité impitoyable. C'est l'intelligence qui donne la qualité au spectacle. Elle est partout, elle ne nous quitte pas un instant.

PHILIPPE TESSON □

■ Théâtre de l'Atelier, à 21 heures, 46.06.49.24.

# LA PAROLE DANS TOUS SES ETATS

... Jeanne Moreau porte véritablement ce monologue, avec une intelligence du texte qu'il ne m'a pas très souvent été donné d'entendre... (à cette histoire d'amour, Jeanne Moreau confère une dimension réelle (des images mentales surgissent avec force), sensuelle même. Pourquoi? Par la magie de la voix d'abord: chaude, nettement timbrée, avec, lorsqu'elle monte vers les aigus, des accents de malice qui suffiraient à eux seuls à prouver que Jeanne Moreau n'a rien perdu de la légèreté admirable de l'époque de Jules et Jim. Le texte est superbement ciselé, comme lu au laser, et d'une intelligibilité absolue... le spectacle - et c'est là une forte idée de Grüber aurait beaucoup perdu s'il n'y avait eu, sur scène, cette présence d'un auditeur neutre (le personnage n'est aucunement impliqué dans l'histoire), indispensable relais entre Jeanne Moreau et le public, dont l'écoute, de transiter par celle d'un tiers, se trouve redoublée et aiguisée.

*Alain Philippon - Les Cahiers du Cinéma, mars 87.*

... Jeanne Moreau, dirigée avec une rigueur et une intelligence extrême par Klaus-Michael Grüber est cette tisseuse du temps qui enferme son interlocuteur - et tout spectateur - dans un rêts contraignant: tout ici concourt à évoquer le couteau, la précision de la lame. Lumières nettement découpées, déplacements strictement réglés, jusqu'à la façon d'éplucher une pomme ou de battre les cartes, de regarder, de s'interrompre. Jeanne Moreau, sarreau noir et tablier blanc, de sa voix singulière et entêtante, est Zerline qui ne trahit que par quelques mouvements du visage, de rares gestes, l'irritation formidable du corps, le désespoir absolu. Elle est grande, toute intériorité, humour même, sauvagerie. Une actrice exceptionnelle. Un spectacle d'une force extraordinaire, bouleversant et d'une pureté inouïe.

*Armelle Heliot - Le Quotidien de Paris, déc. 86*

# LA GRANDEUR INCONNUE D'HERMANN BROCH

Il écrit le Récit de la servante Zerline, ("la plus belle histoire d'amour de toute la littérature allemande", selon Annah Arendt) en 1941, pour l'insérer dans les Irresponsables, "roman" un peu particulier puisque c'est à la demande de son éditeur que l'auteur remanie des nouvelles écrites entre 1917 et 1934, et en ajoute d'autres (Zerline, le Convive de pierre...).

Broch? Hermann Broch. Considéré comme son contemporain Musil comme un "écrivain pour écrivains" alors qu'il est surtout, selon la formule d'Annah Arendt un "écrivain malgré lui". Il naît à Vienne - Autriche le 1<sup>er</sup> novembre 1886 et meurt à New Haven le 30 mai 1951, après avoir transité par les prisons nazies, Londres et New York. Douze années d'exil qui font suite à 52 ans de "double vie".

En effet, Broch fut contraint de diriger l'entreprise paternelle de textile après avoir fait des études d'industrie et de commerce, alors qu'il se sentait voué aux sciences. Il suit d'ailleurs parallèlement à ses activités professionnelles des cours de philosophie, de mathématiques et de psychologie. Hitler interrompt ses recherches en l'envoyant en prison d'où il sort grâce à l'intervention de ses traducteurs anglais, les Muir, et de James Joyce. Sa mère mourra en camp de concentration. La réputation de Broch et ses travaux scientifiques sur la psychologie des masses lui permettent d'obtenir quelques années plus tard une chaire à l'Université de New Haven.

Avant de quitter l'Autriche, l'"écrivain malgré lui" a cependant réussi à écrire une grande partie de son œuvre et l'horreur du nazisme l'a même conduit à s'interdire toute nouvelle composition littéraire : "un monde qui se fait sauter lui-même ne permet plus qu'on en fasse le portrait". Sa rigueur l'oblige cependant à reprendre la plume, entre deux cours à Princeton ou à Yale, ne serait-ce que pour empêcher son éditeur de publier tels quels des "fonds de tiroir" oubliés. Mais le "mal" est déjà fait, Broch est un écrivain, un grand écrivain. Il a déjà publié, outre des poèmes, deux pièces de théâtre et des traductions de Joyce, Eliot et Spender ; écrit quelques ébauches de romans qui n'aboutiront jamais (Filsman et les Récits du Zodiaque), et composé des livres très aboutis : La Grandeur Inconnue, la trilogie des Somnambules ainsi que les premiers chapitres de son ouvrage le plus célèbre, la Mort de Virgile. Tous ses livres obéissent à une construction aussi clairement exposée qu'une formule mathématique et, sous-tendue, à des formes aussi harmonieuses qu'une partition musicale...

*Marion Scali - Libération, déc. 86*